

espoirs que la religion y dépose, de son toit les vertus qu'elle y inspire ! Ah ! qu'on ne nous fasse plus de cultivateurs irréligieux, impies ! La religion et la nature s'en étonnent et s'en attristent également. Qu'un homme creuse un sillon et y jette la semence, cette portion de sa récolte précédente qu'il retranche de sa nourriture et de celle de ses enfants pour la confier à Dieu ; qu'il fasse cet acte de foi sans jamais éléver son regard vers Dieu qui fait tomber sa pluie et son soleil sur les moissons ; qu'il soit placé sans cesse en face d'un Dieu, si visible dans ses œuvres, sans le voir, et des manifestations éclatantes de sa sagesse et de sa bonté, sans les bénir ; qu'il interroge les vents du ciel et les entrailles de la terre, c'est-à-dire, le Créateur et la création dans leurs lois majestueuses et immuables ; qu'il n'ait pas d'autres instruments que ceux mêmes de la Providence, les saisons, les astres, le soleil, les étoiles, la germination universelle, la fécondité divine et intarissable de la nature elle-même ; et qu'il soit un impie, je ne le puis comprendre !

Y a-t-il d'ailleurs un travail qui soit plus dans la dépendance immédiate de Dieu, et où l'impuissance personnelle de l'homme soit plus évidente ? Que faut-il quelquefois pour détruire le travail et les espérances de toute une année ? Fénelon le disait autrefois aux laboureurs des Flandres : "Une nuit froide, un orage, un rayon de soleil après un brouillard ; c'est assez ;" telle est l'agriculture. Ah ! dans les villes, au milieu des travaux de l'homme, des merveilles de son industrie et de ses arts, je conçois qu'on se laisse étourdir par le bruit des machines, et que la main de l'ouvrier mortel dérobe au regard celle de l'ouvrier divin ! Mais l'agriculteur, dans la solitude active et le silence animé de ses travaux, rencontrant Dieu à chaque pas, ne saurait pour ainsi dire penser qu'à lui : la sérénité du jour et le nuage, la sécheresse et la pluie le conduisent aussi naturellement à la première, que s'en détourne facilement le travailleur asservi et surmené de nos grands foyers, on serait tenté de dire de nos dévorantes fournaises industrielles. Aussi, l'industrie a des dates ; l'agriculture n'en a pas, elle est contemporaine de la création. Que dis-je ? elle a été créée par le Très-Haut lui-même : *Rusticationem creatam ab Altissimo.*

Ainsi, Messieurs, par le travail des bras, par les vertus du cœur, par la prière de l'âme, viendront s'asseoir sous le toit du cultivateur, qu'il soit riche, qu'il soit pauvre, la paix, la joie, la forte santé, la calme conscience, le tranquille bonheur, les douceurs de la famille, la simple sagesse, le *mens sana in corpore sano*, c'est-à-dire les plus précieuses bénédictions de l'homme ; tous ces biens, qui sont l'apanage et la récompense du cultivateur honnête, la gloire pure de sa modeste et noble profession, et qu'il sera heureux et fier de transmettre à ses enfants comme un fidèle héritage. Ainsi, paisible et content sous son toit rustique, le cultivateur ne réverra pas pour ses enfants, rêve siège suivi de tristes déceptions, une autre condition, un autre bonheur : docile aux conseils de la sagesse et de l'expérience, il se gardera de jeter imprudemment ses fils et ses filles à la corruption des villes ; mais leur mettant de bonne heure à la main la bêche, la charrue, la fauille, tous ces honorables instruments de la fécondité de la terre, de la légitime indépendance, et du bonheur de l'homme, il pourra leur dire : Je vous laisse ce que m'ont laissé mes pères ; l'air natal, le toit, le champ, le travail, des

goûts simples, l'amour de Dieu et la paix du cœur ! Précieux patrimoine ! Puisse-t-il être gardé ! Puissent les enfants comme les pères continuer à manier la bêche, la charrue, la fauille, à travailler aux champs, sous le ciel, sous le soleil, respirant à pleine poitrine l'air vivifiant et la lumière, face à face avec les merveilles de la nature et les beautés de Dieu ! Ah ! oui, Messieurs, cela vaut bien, pour la santé de l'âme et du corps, les rues étroites des cités, les fumées de l'usine, l'air étouffant des ateliers.

Honneur donc à la culture, quelque nom qu'elle porte, à quelques travaux qu'elle s'applique, quelques produits qui sortent de ses mains ! Honneur aux hommes qui, la comprenant et l'appréhendant dans sa dignité et ses services, s'y dévouent et l'encouragent, lui apportent, soit leurs bras, soit leurs capitaux, soit leur science et leurs méthodes, soit le glorieux encouragement de leurs prix et de leurs récompenses ! Honneur à ces fêtes, à ces concours qui couronnent, qui stimulent, qui assurent les progrès par cette merveilleuse exposition des produits de l'agriculture, de ses procédés, de ses méthodes, de ses instruments, par cette mise en commun si noble et si chrétienne aussi des lumières et de l'expérience de chacun et de tous. Ah ! qu'il fleurisse parmi nous, cet art antique et divin, source inépuisable de richesses nationales, qui donne à la patrie de robustes enfants, de forts soldats, et à la société des citoyens honnêtes et sûrs ; barrière contre le désordre, garantie de la paix sociale : que tout l'encourage et le favorise, que tout en provoque la diffusion, les progrès, et la pratique et les fermes écoles, et les colonies agricoles, et les expositions, et les comiccs, et les cours ouverts pour l'enseigner dans nos grandes villes ; et, pour ma faible part, je serai heureux que les leçons mêmes de nos séminaires pussent préparer nos prêtres un jour à répéter au besoin d'utiles enseignements dans les villages et à rendre ainsi aux populations laborieuses un service de plus.....

### Les Merveilles de la Vapeur.

Il avait en sans doute une aurore bénie  
Le jour où de Coster (1) le modeste génie,  
En lettres de métal sut couler l'alphabet ;  
Car la pensée alors, fille Prométhéenne,  
Brisait, en se levant comme une souveraine,  
Le joug de fer qui la courbait.

Ce fut un jour aussi d'éternelle mémoire,  
Le jour où de Culpé (2) doublant la roche noire  
Colomb de l'Atlantique explora les déserts ;  
Car l'aimant lui montrait sa belle Taprobane, (3)  
Monde d'or et de fleurs, perdu comme Ariane  
Par les solitudes des mers.

(1) Jean Laurent Coster naquit à Harlem, en Hollande, vers l'an 1370 et mourut vers l'année 1440. Les Hollandais lui attribuent l'invention de l'imprimerie. Mais la plupart décernent cet honneur à Jean Guttemberg né à Mayence en 1400 ; et c'est en l'année 1436 à Strasbourg, qu'on place généralement la naissance de l'imprimerie.

(2) Culpé, montagne d'Espagne, à l'extrémité de l'Andalousie, sur le détroit de Gibraltar.

(3) Taprobane, ancien nom de l'île de Ceylan, au sud de l'Indoustan, près du cap Comorin. Cette île, d'ailleurs très fertile, abonde en mines d'or et d'argent.